Simplifions notre enseignement de l'histoire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **70 (1941)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1040906

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Simplifions notre enseignement de l'histoire

Dans la dernière réunion du corps enseignant de la ville de Fribourg, M. l'inspecteur Rosset donnait à ses instituteurs le fort judicieux conseil : simplifiez votre enseignement de l'histoire.

Dans nos milieux pédagogiques, dans la presse ou même dans le public en général, on entend, à propos d'examens ou d'éducation patriotique, des doléances plus ou moins fondées sur les résultats plutôt médiocres de l'enseignement de l'histoire dans nos écoles. Ces reproches sont-ils fondés ? En cas d'affirmative, quelles peuvent être les causes directes ou indirectes de ces déficiences et quels seraient les moyens d'y remédier ?

Il serait, sans doute, aussi puéril que peu courageux de vouloir fermer les yeux à l'évidence. Et récriminer contre l'inintelligence des enfants, c'est tout à fait inutile. Songe-t-on à s'en prendre à un arbre s'il donne de mauvais fruits ? Si les enfants n'écoutent pas, s'ils ne retiennent rien de nos leçons d'histoire, c'est que nous ne savons pas les intéresser ; s'ils ne nous comprennent pas, c'est que nos exposés sont trop rapides et trop difficiles ; s'ils commettent des confusions, c'est que nous n'avons pas su lier clairement les événements historiques. N'accusons donc pas nos élèves, mais faisons un sérieux examen de conscience professionnelle.

Je crois bien que notre unique défaut dans l'enseignement de l'histoire, c'est de vouloir trop bien faire ! Nous voulons faire apprendre trop de faits et nous prétendons exiger de nos enfants des connaissances démesurément étendues pour leur âge. Nous convenons bien tous qu'il faut alléger le programme, mais lorsqu'on nous met au pied du mur, en présence d'une simplification à faire, nous reculons inquiets !

Est-ce possible que nos élèves ne connaissent pas toutes les émigrations des Helvètes, ni l'histoire des derniers rois de Bourgogne, ni le développement de la conquête de l'Argovie ; qu'ils n'aient jamais entendu parler de la puissance et de la chute de Waldmann, à Zurich, ou des troubles du Jura ou ancien évêché de Bâle au XVIIIme siècle ? Nous acceptons les simplifications en général, mais nous les repoussons presque toutes en particulier. Et nous nous retranchons devant l'argument suprême : l'examen ! Et, cependant, même sur ce point, on peut se mettre d'accord. L'examen n'est pas un obstacle à une simplification de l'histoire.

L'erreur, nous le répétons, c'est de vouloir faire de la science historique à l'école primaire. Ce n'est ni le lieu ni le moment. Les premières leçons d'histoire devraient être des entretiens familiers, des conversations dirigées par le maître ou la maîtresse. Les Grecs recouraient bien au dialogue pour résoudre les problèmes les plus ardus. On peut introduire, par exemple, l'histoire sommaire de la civilisation et l'étudier en posant de simples questions : « Comment

l'homme des cavernes vivait-il ? Comment les premiers échanges s'opéraient-ils ? Comment les premiers hommes construisaient-ils leurs maisons ou leurs villages ?... » Vous recueillerez les réponses les plus diverses et vous rectifierez les erreurs. Il n'est même pas toujours nécessaire d'adopter l'ordre chronologique. Le point de départ d'une leçon peut être un événement du jour. Le maître usera aussi, mais avec discernement, des journaux, des revues, des illustrés ou des brochures. L'enseignement de l'histoire perdra ainsi son caractère dogmatique ou professoral pour devenir vivant et patriotique.

Il ne faudrait, cependant, pas croire qu'il faille abandonner le programme, surtout dans les cours supérieurs, mais élaguons, taillons, coupons ; dans l'immense forêt sombre et touffue de l'histoire, ne laissons debout que les grands chênes ! Seuls, les faits importants, ceux qui sont nécessaires pour comprendre le développement de nos institutions, ou utiles par le patriotisme qui s'en dégage, méritent de figurer dans le programme de l'école primaire. Dans chacune de nos leçons, n'évoquons qu'un homme ou deux, qu'un ou deux événements, mais ne nous contentons pas de les nommer, décrivons-les, faisons-les voir ! C'est une tâche délicate, je le sais, car elle exige un certain talent de conteur : il y faut un art pour faire revivre les vieilles choses mortes. Un maître qui ne sait pas raconter une histoire ne donnera jamais qu'un enseignement historique pauvre et froid. Mais un maître, qui ne sait pas être intéressant dans ses exposés, peut-il même être un bon maître ?

Pour donner aux enfants la vision d'un personnage, d'un événement, il faut des détails, car ce sont les détails qui font voir une scène et la gravent dans la mémoire. Mais il y a un choix à faire : il y a des détails qui alourdissent un exposé, le rendent obscur, il y en a d'autres saisissants et pittoresques. Si nous réclamons une simplification de l'histoire, il ne faudrait pas confondre simplicité et sécheresse. Il y a une fausse simplicité, c'est celle de l'ignorance. Le maître, dont les connaissances sont superficielles et courtes, ne peut pas être simple, car il ne distingue pas le principal du secondaire, les questions d'importance relative de celles qui sont essentielles.

Savoir se borner, éviter les développements inutiles, mettre en valeur les faits principaux, songer toujours au but qu'on se propose, constituent dans l'enseignement de l'histoire, comme dans l'enseignement de toutes les branches du reste, le commencement de la sagesse.

E. C.